

Gilberte FATEMI

Les problèmes rencontrés par les enseignants de français en Iran

Il me faut tout d'abord féliciter M. Fouladvand et ses collaborateurs d'avoir pu organiser un tel colloque. Je suis confuse de prendre la parole devant une telle assemblée de professeurs, d'érudits et de spécialistes, tous bien plus qualifiés que moi... Toutefois je suis heureuse de pouvoir aborder un sujet qui me tient à cœur depuis des années, à savoir: les problèmes rencontrés par les enseignants de français en Iran.

Quand je suis arrivée en Iran, il y a quelque trente ans, ne sachant pas un mot de persan, je n'ai pas eu de véritables problèmes pour me faire comprendre; beaucoup de commerçants, de fonctionnaires, de médecins parlaient français et spontanément cherchaient à m'aider... mais déjà tous les jeunes (ou presque) étudiaient l'anglais au lycée. De rares écoles enseignaient encore le français, quelques-unes dès la maternelle. A Téhéran, les familles bien pensantes d'un certain niveau social confiaient leurs filles à l'école Jeanne d'Arc, surtout pour l'éducation que leur dispensaient les sœurs plus peut-être que pour le français qu'on y enseignait! L'école Saint-Louis (pour les garçons) était nettement moins recherchée. Quand le lycée Rāzī ouvrit ses portes aux jeunes de 3 à 18 ans, il fut fréquenté par les

enfants du Tout-Téhéran, snobisme obligeant!

Je ne cherche pas à faire l'historique de l'enseignement du français en Iran, il a été remarquablement présenté par la revue *Luqmân* dans son numéro de printemps-été 1987. Je constate seulement l'effritement de cet enseignement; je ne veux pas en rechercher les causes, je le signale seulement pour pouvoir mieux faire ressortir nos problèmes, notre isolement et le peu d'attention que nous portent les autorités...

Aujourd'hui cet enseignement semble vouloir reprendre un certain essor, et il ne le reprendra vraiment que si nous parvenons à surmonter les problèmes que nous rencontrons; ces problèmes, je les classerai en quatre grandes catégories:

- les problèmes relatifs au recrutement des étudiants,
- les problèmes relatifs au programme,
- les problèmes relatifs au matériel,
- les problèmes relatifs au recrutement des professeurs.

I. Problèmes relatifs au recrutement des étudiants

La majorité de nos étudiants entrent à l'Université sans même connaître un mot de français. Pourquoi ont-ils choisi cette discipline? en général pour pouvoir entrer à l'Université, sans savoir s'ils auront des débouchés! Leur seule motivation est d'accéder aux études supérieures, d'être reçus au fameux concours. Le français venant en queue de liste des disciplines qu'ils peuvent choisir, ils ont plus de chance d'être reçus! Quelques rares rescapés des anciennes écoles françaises (J. d'Arc, Roudābeh, Rāzī etc...) et quelques étudiants (plus rares encore) qui ont fait un peu (si peu...) de français au lycée sont eux aussi admis plus facilement dans les classes de français.

Nous nous trouvons donc devant des classes hétérogènes à 2 ou 3 niveaux totalement différents. Comment mener une telle classe? Quelle est l'attitude de nos étudiants? Les uns sont découragés devant les connaissances de leurs condisciples, les autres sont peu intéressés puisqu'ils savent déjà «tout ça»! Dans ces conditions le professeur, comme un funambule, a toujours peur de basculer dans le vide. S'il place son cours un peu trop haut, les étudiants, qualifiés une fois pour toutes, de «faibles» le regardent comme s'il parlait chinois; s'il abaisse un peu le niveau,

les autres appelés «Jeanne d'Arqui» (qu'ils viennent de J. d'Arc ou non) le regardent d'un air désabusé, disant ainsi clairement au pauvre professeur: «Si c'est pour entendre ça, nous serions aussi bien chez nous!».

II. Que dire maintenant de ce que nous enseignons?

Nous essayons dans l'ensemble de commencer avec des méthodes audiovisuelles (V.I.F., de V. Voix) ou semi-audiovisuelles (La France en Direct) avec les problèmes de matériel dont je parlerai ensuite. Dès que nos étudiants commencent à se familiariser avec la langue parlée et ne possèdent encore que des rudiments de rédaction —que dis-je! de constructions de phrases—, nous leur assénons, selon la discipline choisie, des cours de littérature avec des explications de textes du XVII^es., du XVIII^es., etc... ou des traductions de textes variés (économie, sociologie, psychologie etc...), des traductions d'articles du *Monde* ou de l'*Express*... Ces programmes aberrants, j'en porte une part de responsabilité car j'ai participé au Comité d'Elaboration des programmes! Mais les programmes sont-ils immuables? N'est-ce pas à l'usage que l'on peut constater leur défauts et y remédier?

De plus, parmi les cours que nous enseignons, certains sont rejetés par les professeurs, d'autres sont recherchés, d'autres encore sont de véritables chasses gardées... Pourquoi? Certains comme les cours d'audio-visuel pour débutants, sont jugés tout juste bons pour les professeurs débutants! Et pourtant, à mon avis, ils demandent une qualification certaine et des qualités d'acteur! Ils sont aussi extrêmement importants, nous aurons tous pu constater que des apprenants bien formés dès le début sont plus aptes à continuer des études. Par contre, les cours de littérature, d'explication de textes littéraires, de traduction (de persan en français surtout) sont des cours à prestige, qui s'ils ne sont pas le monopole de certains professeurs, sont très recherchés! Mais suffit-il de connaître la langue pour enseigner la littérature et pour faire sentir les finesses d'un style ou l'harmonie d'un vers? Certaines explications de textes consistent souvent en une explication de mots, quand ce n'est pas la traduction pure et simple de ces mots! Une traduction de persan en français consiste

parfois en une retraduction en français de la traduction en persan d'un texte français! Les étudiants n'ont plus qu'une hâte: se procurer le texte original! (Ce qui est arrivé à ma propre fille...)

III. Avec quel matériel les professeurs et les étudiants travaillent-ils?

Les professeurs ont, bien sûr, leurs propres livres qu'ils ont commandés d'après les quelques catalogues qui leur parviennent: les méthodes et les ouvrages des bibliothèques qui au mieux datent de 1970 à 1980!*

Les étudiants, eux, ont des livres qu'ils ont commandés d'après les recommandations des professeurs qui eux ont lu les catalogues (voir plus haut!) mais ces livres leur arrivent souvent avec quelques semestres de retard... Ils ont aussi les photocopiés préparés par les professeurs, avec souvent quelque retard aussi car les machines sont parfois en panne...

Je n'aurais garde d'oublier les manuels préparés par les professeurs et publiés grâce aux responsables de Markaz Našr Dānešgāhi (Presses Universitaires d'Iran) que je tiens à remercier ici. Mais ces manuels sont encore trop peu variés et ne permettent pas grand choix aux professeurs. Telle brochure étant utilisée pour tel cours, on arrive donc à un enseignement scolaire du type: «vous ferez les exercices 1, 2, 3, 4 de la page 28»! Souvent d'ailleurs les corrigés de ces exercices figurent sur le livre...

Je n'ose pas parler du matériel d'audio-visuel... des projecteurs datant de 20 ans (quand il existent) et dont on ne trouve sur le marché ni les lampes, ni les pièces de rechange, des bandes magnétiques usées, des livres photocopiés dont les gravures sont à peine visibles, du matériel inexistant pour tableau de feutre, des salles qui n'ont pas de rideaux et parfois pas de prises de courant... J'ai l'air de noircir la situation mais pourtant il en est ainsi!

IV. Critiquer les professeurs!

J'ai critiqué le recrutement des étudiants, les programmes, le

* Depuis deux ans, la situation s'améliore dans les bibliothèques universitaires grâce aux efforts du Service Culturel de l'Ambassade de France en Iran.

matériel, oserai-je critiquer les professeurs? Je suis mal placée pour le faire! J'enseigne ma propre langue (où est mon mérite?) avec moins de titres que mes collègues! Mais je pense que mon âge et mon expérience me permettront de critiquer certains pour défendre les autres qui font preuve d'une telle abnégation dans le véritable sacerdoce qu'est l'enseignement du français en Iran.

Je suis toujours pleine d'admiration pour ceux qui peuvent enseigner une langue qui n'est pas la leur, surtout quand je pense aux difficultés que j'ai moi-même rencontrées et que je rencontre encore...

Pourquoi ces professeurs enseignent-ils le français? Parce qu'ils ont fait des études poussées en Iran ou en France, parce qu'ils aiment la culture française, certes; mais sont-ils vraiment des enseignants? En général, ils ont appris sur le tas et pour la plupart, ils s'en tirent merveilleusement bien.

Mais tout le monde peut-il enseigner? Un professeur a-t-il des connaissances dans toutes les branches: grammaire, littérature, phonétique etc...? L'enseignement demande une certaine assurance, disons le mot: un certain culot. Le professeur est un acteur, constamment en représentation devant un public jeune prêt à la critique (je signale au passage qu'il s'agit d'un public avide d'apprendre et toujours plein de respect pour les professeurs le méritant).

Celui qui est timide, qui ne peut pas vraiment établir un courant de communication avec les étudiants, qui ne peut pas transmettre ses connaissances perd son temps et fait perdre le leur aux étudiants! Que dire de ceux qui n'ont qu'une connaissance relative de la grammaire mais acceptent sans sourciller de l'enseigner! Celui qui enseigne les pronoms personnels réfléchis: moi, toi, soi, noi, voi (sic) ou celui qui demande la forme impérative négative de «il y a» et explique que c'est «n'y a-t-il pas»? et refusent ensuite de reconnaître leurs erreurs, n'en commettent-ils pas un abus de confiance? Ne portent-ils tort à tous ceux qui connaissent aussi bien que moi ma langue maternelle et certainement mieux que moi la littérature de mon pays d'origine? Que de travail ensuite pour réparer ces erreurs! Et c'est parfois impossible, vous le savez tous...

V. Cette situation est-elle sans issue?

Certainement pas! Pourquoi?

1. Tout d'abord au niveau des étudiants. Nos étudiants actuels veulent apprendre, ils sont conscients d'avoir un rôle à jouer dans la reconstruction de leur pays. Je ne pense pas exagérer en disant qu'au moins 90% d'entre eux travaillent avec toute leur énergie et de tout leur cœur. Une grande partie d'entre eux obtiennent d'excellents résultats. Vous avez peut-être pu voir *M. Badin*, la pièce de Courteline que des étudiants qui ont commencé le français à l'Université ont présentée récemment. Si vous leur avez parlé, vous avez pu constater qu'ils n'avaient pas seulement appris une pièce par cœur, ils sont capables aussi de discuter, de défendre leurs idées et même d'improviser quand c'est nécessaire (incident technique!). D'autres ont été reçus au concours de maîtrise, d'autres encore veulent continuer leurs études en France (M. Mattot a eu l'occasion d'en rencontrer, qui lui ont exposé leurs désirs en français bien sûr!).

Que faudrait-il pour que ces résultats soient généralisés?

Que le Ministère de l'Education Nationale organise de façon valable son enseignement dans les lycées, que les élèves des classes de français ne passent pas la majeure partie de leurs heures de classe dans la cour faute de professeur, que les professeurs de lycée apprennent à enseigner, qu'ils soient formés pour l'enseignement, qu'il aient des livres, du matériel etc..., que des cours de recyclage soient organisés régulièrement.

Ainsi d'une pierre deux coups seraient faits car d'une part nous aurions à l'Université des étudiants ayant une base sérieuse de connaissances et d'autres part ces mêmes étudiants seraient motivés par l'existence de débouchés dans les lycées.

2. Au niveau des programmes ne pourrait-il y avoir un nouveau comité d'élaboration des programmes qui, fort de 7 ou 8 années d'expériences pourrait refaire totalement les programmes et non pas enlever 2 U.V. d'ici pour les mettre là et ôter ainsi aux programmes le peu de cohésion qu'ils avaient?

3. Au niveau du matériel. Là je fais appel tant aux autorités iraniennes que françaises car nous avons besoin d'aide:

– nous avons besoin de projecteurs modernes, de magnétophones avec bandes et pourquoi pas, de vidéo,

– nous avons besoin de livres, mais surtout nous avons besoin d'être au courant des nouveaux livres, des nouvelles méthodes et pas seulement sur catalogues!

– nous avons besoin d'être dans le bain de l'actualité pédagogique, littéraire, scientifique,

– nous avons besoin que Markaz-e Našr Dānešgāhi et le Ministère de l'Education Nationale nous aident davantage pour l'élaboration et la publication de nos manuels de cours, nos recherches et nos traductions.

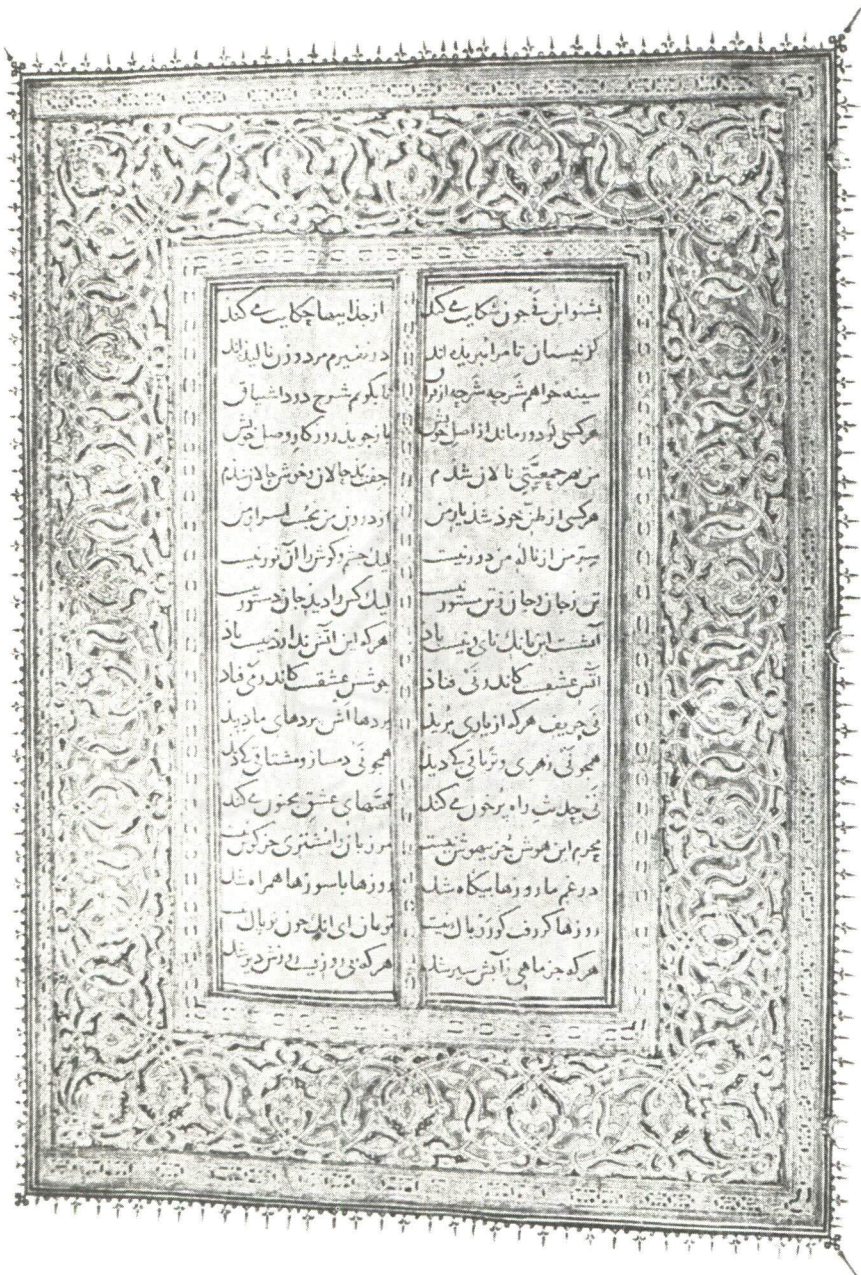
4. Au niveau du recrutement des professeurs. Comme je l'ai déjà dit, un professeur de français doit d'abord savoir le français: un titre acquis en France ne donne pas automatiquement la possibilité d'enseigner le français. Le Ministère des Sciences pourrait peut-être revoir ses critères ou les ajuster de façon plus rationnelle.

D'autre part la connaissance du français n'est pas non plus suffisante sinon comme le dit le Docteur Mansouri pour plaisanter mais à juste titre «les chauffeurs de taxi de Paris pourraient enseigner le français»!

Des séminaires fréquents, des stages pédagogiques, des recyclages réguliers sont indispensables.

Un ajustement des salaires donnerait aux professeurs le temps de se cultiver au lieu de cumuler les heures d'enseignement pour arriver à un salaire de subsistance...

Dans la mesure où quelques pas seront faits pour résoudre nos problèmes nous pourrions servir encore mieux la langue française et avoir des étudiants dignes de ce beau nom qu'ils ont en persan «celui qui recherche la science».



Première page du plus ancien manuscrit du *Mathnawi* de *Djalāl al-Din Rūmi* (Mawlawi), rédigé en 677/1278 sous les auspices de *Sultān Valad* et de *Ḥisām al-Din Čalabi*, conservé au musée de *Qūniya*, et publié, en offset, par les P.U.I. *Luqmān* en donnera un compte rendu dans le prochain numéro.